les Magiciens

Rêves de collégiens
devenus rêves de musiciens, le
chemin qui a
mené Genesis à la gloire
n'est pas si long.
Non plus, hélas, que la tournée
qui l'a mené
de Marseille jusqu'à
Lyon, en
passant par Toulouse.

Les collégiens de Charterhouse mastiquent silencieusement leur ennui. Dans les années 60, pas un seul collégien britannique ne parvient à supporter le misérable enseignement scolaire sans y plonger sa tête sous un pupitre, ou ses mains sous la table, ou les veines de son front dans des rêves où les Beatles dansent. Sans doute, Anthony Banks, Michael Rotherford, Anthony Philips et Peter Gabriel s'enfonçaient partout en même temps.

Les collégiens tripotent entre leurs doigts cossus les vieux lambeaux d'une culture qu'ils n'ont même plus à déchirer. Mais rien ne vient la remplacer, ni le médiocre espoir d'y remédier en pataugeant, ni le glaive pour eux trop froid de la révolution. Une seule chose les excite vraiment, le rock-and-roll, avec ses sons qui brisent tout et ses images qui se bousculent à toute vitesse. Les quatre adolescents gratouillent un peu des instruments en imitant les modes. (En France, on préfère ânonner des poèmes dans des caves. Là-bas ils se mettent à plusieurs et refont tous les tubes à leur manière.)

Puis, très vite, le hobby de récré envahit leur cerveau tout le temps, et les projets se substituent au néant des cours et de leurs débouchés serviles. L'école et eux se rejettent ensemble, tacitement. Alors, les dirty jobs, les parents qui s'inquiètent, toujours perdus dans leurs idées minables. Le père de Peter Gabriel, un petit fermier raisonnable: « Mais quand est-ce que Peter va abandonner toutes ces vétilles et chercher enfin du travail sérieux ? »... etc, vieille rengaine.

Les quatre jeunes gens gardent la marque de ce milieu solide, les pieds farouchement plantés dans un sol noir. Ils sont réfléchis et tenaces dans leurs initiatives, au point qu'on les croirait construisant d'avance leur propre histoire.

En 66, avec un matériel rafistolé, ils enregistrent une bande avec des chansons qu'ils ont composées et déjà arrangées. Les maisons de disques la trouvent « intéressante » mais trop « bizarre », à l'exception de Decca qui prête l'oreille à tout hasard et leur demande d'en faire une autre. Encouragés, nos amis s'adjoignent un batteur, Chris Stewart, qui les quitte rapidement, aussitôt remplacé par un autre, John Silver. Decca veut bien graver plusieurs titres çà et là, par acquit de conscience. Mais l'album qui résume cette période ne constitue pas un véritable L. P. C'est plutôt une collection d'images, superficielles et inachevées, par un groupe en pleine gestation, avec autant d'éléments prometteurs que d'errance musicales ou d'approximations instrumentales. « From Genesis To Revelation » reste une pièce pour fans pointilleux, mais rien n'indique vraiment le très rougeoyant chemin que va creuser un orchestre appelé Genesis.

Charisma

Johnathan King, l'homme qui les a accueillis et suivis chez Decca, s'intéresse à leur enthousiasme et à leur obstination. L'Angleterre de ces années grouille d'inventions collectives plus ou moins achevées. C'est l'explosion du british blues, mais judicieusement, les gens de la petite maison Charisma devinent qu'en une telle période, le vent peut tourner court et qu'il faudra bientôt à l'Angleterre de nouveaux héros, des chantres qui lui soient propres, dans la lignée des Nice. King introduit Genesis chez Charisma. John Silver s'en va, remplacé par John Mayhew, et les cinq musiciens travaillent en profondeur sur un projet immense: inventer, préparer, bâtir quarante minutes, prises sur le temps des autres, où ce qu'eux ressentent depuis si longtemps s'exprimera dans un langage original. Il se trouve que ces quarante minutes sont enchanteresses, et que tous les thèmes archi-connus du rock y trouvent une expression à la fois bizarre et magnifique.

« Trespass » (ce titre grave, ces syllabes sévères) présente une constellation de qualités et de coïncidences heureuses. L'année, 69, dit assez qu'il fut conçu dans une atmosphère saturée de créations enchevêtrées d'où émergeaient surtout ces tendances à réagir contre l'attaque californienne de 67-68.

69, c'est l'année King Crimsom, cet orchestre parfait qui joue une musique savante et fougueuse, arrachée grâce à l'énergie électrique aux terres européennes épuisées. 69, c'est l'année dramatique ou Procol Harum s'exile aux États-Unis pour produire un autre écrin de ce lyrisme étrange, si mal compris par ses premiers destinataires.

« A Salty Dog », « Twenty First Century Schizoïd Man », l'hyperviolence métallique et maîtrisée de l'un, le romanesque morbide et tellement désespéré de l'autre, deux références, deux phares pour la renaissance d'une identité cruellement affirmée.

« Trespass » contient un peu tout cela, et d'une manière peut-être encore plus évidente: les musiciens de Genesis sont jeunes, ils n'ont pas vraiment souffert de ce préjugé culturel imbécile qui étouffait Procol et dépréciait par avance toute initiative d'un courant autre que celui de Cream. « Trespass » a cet air vierge (et un

peu agaçant bien sûr) des enfants de la campagne, beaux, préservés de la stupidité et des roueries que connaissent (et auxquelles s'habituent) les gens des villes. « White Mountain », « Visions of Angels », « Dusk », trois odes à l'imagination libre, comme les licornes des légendes, fières et heureuses. L'orgue dessine les paysages et trace les reliefs où la guitare surgit, et où la voix bondit d'un bord à l'autre des pays, des temps, des aventures sauvages. Genesis revendique les plus vieux héritages, et les anciennes histoires, les contes enfouis lui servent de véhicule. Sur scène, les musiciens s'attachent à ne pas émousser le moindre effet, tout est portrait dans cette musique, et Peter Gabriel chante en mimant les textes et devient comédien...

Après Ian Anderson, le fou de Jethro Tull, qui ébauchait dans son ivresse les gestes de ses chansons, Peter Gabriel va exhumer le rôle médiéval du trouvère, chanteur, conteur, amuseur et grand maître troublant d'étranges cérémonies. En même temps que son alter ego Van der Graaf Generator (plus intériorisé, plus précisément axé sur une folie des sons), Genesis traverse l'Europe entière, et soulève un peu partout la passion des gens qui se sentent touchés comme par une complicité secrète. Genesis, sa musique, ses textes et son amorce de théâtre semblent réveiller les phantasmes éteints de gens qui souvent ne connaissent pas l'anglais: ce qui se passe sur scène, ce qui sort en vagues touffues des amplis, ce sont les sentiments, les souvenirs, les gestes, les paroles de vieux rêves, de vieux abandons, « LOOKING FOR SOMEONE... ».

La boîte à musique

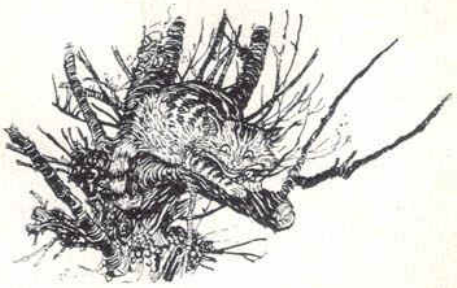
L'album suivant, « Nursery Cryme », confirme l'orientation du groupe. Mais le succès trop confidentiel de « Tresspas », tournées harassantes, la difficulté d'exprimer au plus juste et au plus fort, tout cela peut aussi bien vider et détruire que buriner et affermir ceux qui choisissent de s'exhiber devant les autres. Le vieil ami Anthony Philips et le batteur John Mayhew s'en vont. Ils sont remplacés par Steve Hackett à la guitare, personnage réservé, malicieux et précis, et Phil Collins à la batterie, autre technicien impeccable et joyeux compagnon. « Tresspas » restait musicalement un disque descriptif où les climats s'enchaînaient harmonieusement sans brisure audacieuse. Chaque titre prenait un rythme et le gardait. « Nursery Cryme », sur sa première face, présente le même visage, plus marqué, plus dur. Le son de Steve Hackett, proche de celui de Robert Fripp, s'attaque à la sereine et fragile beauté des thèmes, les triture, et finalement transforme jusqu'au sens initial du morceau. Bien sûr, les textes incitent au retournement de situation: le rêve devient cauchemar, le jeu devient crime. « Musical Box » est ce conte pour enfants, sans doute déjà équivoque et gonflé d'inconscient au départ, qui se mue en récit de meurtre aussi inévitable que souvent les chutes à la fin des songes trop violents. Et le groupe, sûr maintenant de sa capacité à dominer ses climats, n'hésite plus à en briser les rythmes ou à broyer les mélodies pour mieux flanquer soudain la vieille peur sous les yeux de celui qui croyait naïvement l'avoir fuie.

« The Return of the Giant Hogureed », « Harold the Barrel », « Harlequin », toute une panoplie de personnages enfermés, oubliés, qui s'éveillent et se mettent à danser, réanimés par ce décor subtil et pénétrant qu'est la musique de Genesis et par la grâce très-très sexuelle de Peter Gabriel.

En 71, ces éléments échappent encore à un grand nombre de gens, qui ne veulent voir en Genesis qu'un autre bon orchestre anglais, ou qui restent pantois et désarmés devant les habits noirs, le collier mystérieux et les grimages étranges de Gabriel.

Puis, en pleine ascension Bowie, alors que les noyaux de plus en plus larges des fans avaient englouti la presse, « Foxtrot » permet enfin à Genesis d'éclater. Le groupe, dans sa progression quasi mathématique, avait de son côté préparé un objet parfait. « Foxtrot » est un joyau, parce que Genesis l'a exactement ciselé comme un produit de luxe: « Watcher of the Skies », flamboyante introduction, plonge immédiatement le corps de celui qui l'écoute dans le monde en contrejour où règne le renard hermaphrodite de la pochette. « Watcher of the Skies », le véhicule du Train Fantôme, où se dressent les spectres du promoteur Fonctionnaire Répartiteur de Vie et de ses victimes, nous tous dans les glaces verdâtres. (Get'em out by Friday). Et « Supper is Ready », la description exubérante et ironique du Paradis Perdu et de ses habitants Amants Transis, Jouets Stupides.

« Foxtrot » a imposé Genesis, les musiciens ont enfin pu s'offrir les fastes qu'ils attendaient depuis longtemps. Mais ces fastes scéniques (dont Gabriel abusera un peu, mais peut-être à dessein) ne sont là superposés que pour visualiser les allusions parfois très symboliques et compliquées des textes. Genesis maîtrise si hautement sa musique et son jeu que ses passages sur scène se transforment en fêtes triomphales (l'apothéose de Reading, cet été). Charisma, trop heureux, saisit le prétexte pour éditer très vite un album live avec les principaux temps forts du groupe en direct. On pourrait glisser sur ce tic inévitable des maisons de disques, si celui-ci ne suscitait une curieuse impression; autant la voix de Peter Gabriel module et porte comme il veut en studio, autant ses intonations se confondent en écoutant ce disque, sans doute à cause de sa non-présence physique. Genesis exige d'être vu, parce que sa musique très imagée implique que le chanteur soit en scène tout aussi bien acteur que vocaliste. Et le show frappe si fort qu'on ne peut tout à fait en restituer la profondeur, la couleur et la puissance sur de la cire. D'où ce disque forcément un peu mince auquel manque le perfectionnisme innovateur et raffiné du studio, ou bien la dimension envoûtante de la scène.



La parution du dernier album et les plus récents concerts de Genesis à Londres éclairent cet avis sous un angle très prometteur. « Selling England by the Pound » s'avère plus ardu que « Foxtrot », qui était lui-même l'aboutissement d'une période ouverte par « Tresspas » et approfondie dans « Nursery Cryme »: « Selling England... » se présente comme l'illustration sonore et poétique extrêmement dense et riche de la scène peinte sur la pochette. Curieusement, c'est le plus spécifiquement britannique des albums de Genesis. Les musiciens donnent l'impression d'avoir voulu concentrer dans ce disque, une fois pour toutes, les pesanteurs d'une civilisation qu'ils ont trop subie, mais à laquelle ils appartiennent. Et, comme « Grand Hotel » ou « Aqualung », cette autre tentative de rejet nous offre une œuvre à la fois douloureuse, ironique et malgré tout libératrice.

Pour exprimer dans les textes et dans la musique, autant de sentiments, de réflexions, d'aventures et d'émotion, il fallait à coup sûr concentrer au plus fin ces fameux climats volontiers lyriques et grandioses que nous connaissons.

Ils sont toujours là, mais comme tapis, prêts à exploser, dix fois mieux, dix fois plus forts qu'avant. Les concerts de Londres l'ont prouvé, superbement, et le feu d'artifice du nouveau Genesis, à Marseille, à Toulouse, à Lyon, a décillé les yeux, les oreilles et les doigts des plus ou moins vieux enfants, assoupis, comateux que nous sommes. Fais-nous très peur, Gabriel! – FRANÇOIS DUCRAY.